

nationale pouvaient être depuis des siècles dans sa pensée ; mais autrefois il les ajournait au temps du Messie. Maintenant que le temps du Messie se passait, Juda désespéré, plutôt que d'abandonner pour jamais ses rêves ambitieux, les ressaisissait avec rage, et, à tout hasard, voulait tenter de les accomplir ¹.

1. « Un homme a allumé une lumière pendant la nuit : elle s'est éteinte ; il l'a rallumée. Elle s'est éteinte encore ; il dit alors : Pourquoi me fatiguerais-je ainsi ? Attendons le jour. Il en est de même des Israélites. Quand ils étaient esclaves en Égypte, Moïse et Aaron les ont sauvés ; mais ils sont retombés dans la servitude. Captifs à Babylone, ils ont été délivrés par Ananias, Mizraël et Azarias ; mais ils sont retombés sous le joug des Perses. De ceux-ci Mathathias l'Asmonéen les a sauvés ; mais depuis les Romains sont venus. Aussi disent-ils maintenant : Voilà que nous nous laissons d'être rachetés pour toujours retomber en servitude ; nous ne voulons plus être éclairés sur la terre par un homme. Nous voulons que Dieu nous éclaire ; car il est écrit (Ps. CXVIII, 27) : Que Dieu Jéhova nous éclaire ! » — *Midrash Thephillim*, sur le psaume XXXVI.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE CESTIUS GALLUS

(66)

Cum ergo videritis abominationem desolationis quæ dicta est a Daniele propheta stantem in loco sancto (qui legit, intelligat), tunc qui in Judæa sunt, fugiant in montes.

(MATTH., XXIV, 15, 16.)

Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation qui a été annoncée par le prophète Daniel établie dans le lieu saint (que celui qui lit entende), alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes.

La paix cependant se maintenait encore. Les deux partis révolutionnaires, celui des bandits et celui des sicaires, par leurs folles prédications, par leurs prétendus inspirés, plus encore par leurs brigandages et l'état d'inquiétude qu'ils maintenaient, poussaient de leur mieux à la révolte. Le procureur Florus y poussait aussi, sciemment et volontairement, selon Josèphe, parce que, coupable de déprédations et accusé auprès de César, la guerre seule pouvait le sauver ; il suscitait dans les villes syriennes la haine des païens contre les Juifs ; et, payé par les Juifs pour les défendre, il ne

BIBLIOTECA CENTRAL

tenait pas ce honteux marché. Il allait, s'il faut en croire Josèphe, jusqu'à proclamer à son de trompe liberté et impunité pour les brigands, pourvu que les brigands lui allouassent une part de leurs bénéfices¹. Il menaçait même le trésor sacré et voulait enlever dix-sept talents (cent deux mille francs) de l'or du temple. Cependant le pontificat et la bourgeoisie de Jérusalem, à force de supplications et de prières, maintenaient encore le peuple dans la soumission.

C'est alors qu'au printemps de l'année 66 (16 artémisius, 27 avril), Florus vint à Jérusalem, décidé sans doute à provoquer l'explosion populaire. Le peuple, selon l'usage, marche en ordre au-devant du procureur et de ses soldats; mais les soldats répondent au salut officiel du peuple par des injures; les cavaliers poussent leurs chevaux sur la foule. Le lendemain, Florus, installé sur son tribunal, demande compte au sanhédrin d'une moquerie populaire: par allusion à son avarice, on avait colporté une boîte « destinée à recevoir les aumônes pour le mendiant Florus »². Comme le sanhédrin ne peut immédiatement le satisfaire, Florus pousse ses soldats sur le peuple, fait piller et massacrer, condamne au fouet et même à la croix des Juifs chevaliers romains, méprise les pleurs de la reine Bérénice, sœur d'Agrippa, qui, après une

1. *De Bell.*, II, 24 (14, 2).

2. *Jos., de Bell.*, II, 25 (14).

nuit d'angoisses, vient à lui le matin, nu-pieds, au péril de sa vie, le supplier d'épargner Jérusalem.

Le jour suivant (17 artémisius, 28 avr.) nouvelle épreuve. Florus annonce que deux cohortes de plus vont entrer dans Jérusalem, et que le peuple doit aller à leur rencontre. Il fallut cette fois que les lévites et les prêtres portassent par la ville les vases du temple, suppliassent, montrassent au peuple leur poitrine nue et leur tête couverte de cendre. Le peuple se soumit, mais sa soumission fut encore payée par des outrages. Sous les pieds des chevaux, sous les coups de bâton de ces soldats syriens et idolâtres, la patience des Juifs n'y tint plus. Le peuple, rentré en hâte dans la ville, et comprenant bien que c'est au temple et au trésor du temple qu'on en veut, gagne le temple, démolit la galerie qui unit le temple à la tour Antonia, occupée par les Romains, l'isole ainsi, barre les rues, jette du haut des toits des pierres sur les soldats de Florus. Florus est satisfait; il a son émeute. Il convoque le sanhédrin, lui déclare qu'il ne peut plus tenir à Jérusalem, qu'il l'abandonne à l'esprit de révolte. Le sanhédrin tremble de rompre avec César, supplie Florus de rester et obtient seulement qu'il laisse après lui une cohorte. Tel est, du moins, le récit de Josèphe, intéressé, il est vrai, à exagérer la patience des Juifs et la tyrannie du procureur¹.

1. *Jos.*, II, 25, 27 (14-15).

Jérusalem demeure effrayée de son triomphe. Elle députe au proconsul de Syrie pour se justifier ; Bérénice députe à son frère Agrippa pour le supplier d'intervenir. Agrippa et un tribun envoyé par le proconsul arrivent en même temps aux portes de la ville sainte. Le tribun trouve Jérusalem soumise, respectueuse, lui montrant seulement les traces du combat, son marché pillé, ses maisons détruites, et se plaignant de Florus. Il va au temple, et, dans l'enceinte ouverte aux Gentils, offre, selon un usage fréquent chez les Romains, son hommage au Dieu des Juifs. Agrippa, de son côté, assemble le peuple, et, en présence de Bérénice assise sur un trône, le supplie, au nom des choses saintes, au nom du temple, au nom des anges de Dieu, de ne pas livrer le Saint des saints aux chances fatales de la guerre. Le peuple, ému de ces paroles d'un roi, des larmes d'une reine, répond qu'il en veut à Florus, non pas à Rome. Agrippa lui demande l'impôt qui avait cessé d'être payé, et quarante talents (deux cent quarante mille francs) sont réunis à l'instant pour acquitter l'impôt. Agrippa lui reproche la démolition du portique qui joignait la tour Antonia au temple ; le peuple commence à le relever. Agrippa accomplissait ici un office héréditaire ; comme Hérode le Grand, son bisaïeul, comme Agrippa, son père, à force d'adresse et de popularité d'un côté, d'adulation et de dévouement de l'autre, il était l'entremetteur de la soumission judaïque et de la domination

romaine, le lien entre son peuple et son empereur.

Mais à la fin Agrippa parle de Florus. Il savait qu'une fois l'émeute ayant éclaté, ni le proconsul de Syrie ni César ne donneraient tort au procurateur. Il fallait donc accepter Florus ou désespérer de la protection de César. Cette fois le peuple ne veut plus entendre Agrippa. A la première parole il est insulté, les pierres volent contre lui ; il est obligé de quitter Jérusalem ; son œuvre de conciliation est anéantie¹. Le parti de la paix, qui triomphait tout à l'heure, est vaincu ; le parti de la guerre est maître de la cité. Ce parti ne faisait qu'une minorité dans la nation ; on peut l'admettre sans croire à une majorité pacifique aussi compacte et aussi absolue que la peint Josèphe. Mais ce parti, plus révolutionnaire que national, parce qu'il n'avait pas les vertus qui seules auraient pu légitimer et ennoblir l'insurrection, ce parti était ce que les partis révolutionnaires sont toujours. Faibles par le nombre, forts par l'audace, résolus comme tous les partis extrêmes, despotiques comme tous les partis populaires ; quand une fois ils se sont saisis d'une nation, ils se hâtent de la compromettre avec eux pour qu'elle ne puisse plus renier la solidarité de la révolte.

Hors de Jérusalem, le parti révolutionnaire, c'étaient

1. Jos., *de B.*, II, 29-30 (17).

les sicaires. Héritiers directs de Judas le Gaulonite, ils étaient conduits par son fils Manahem, dernier reste, après deux frères crucifiés, de cette famille de révoltés et de faux prophètes. Eux, pour dominer le pays, avaient eu besoin d'une place forte, et, par un coup de main hardi, ils venaient de s'emparer du rocher inexpugnable de Massada sur le bord de la mer Morte, citadelle et arsenal des Hérodes, devenu dès lors un centre de brigandage. Aux révolutionnaires de Jérusalem il fallait aussi une place forte, une situation redoutable et dominante pour maintenir le peuple et le garder contre le repentir. Un des leurs, Éléazar, fils du pontife Ananias, nommé chef militaire du temple (στρατηγός), fit déclarer, malgré les supplications du haut sacerdoce et des chefs mêmes du pharisaïsme, que désormais nulle victime ne serait reçue, si ce n'est d'un Juif. Rien n'était plus opposé à la loi de Moïse, nationale par son rite, mais universelle par son dogme et libérale dans sa pratique, qui faisait prier pour les Gentils et leur avait constamment ouvert la première enceinte de son temple. Mais en rejetant l'offrande de tous les Gentils, on rejetait celle de l'empereur ; on refusait les sacrifices qui jusque-là étaient offerts tous les jours en son nom et par lui ; Jérusalem abdiquait ce signe d'alliance avec Rome, qui était en même temps un signe du respect de Rome envers elle. Elle mettait César hors de son Temple, hors de sa prière, hors de sa loi. Le Temple et la religion de Moïse de-

vinrent alors la citadelle d'Éléazar comme Massada était celle de Manahem ¹.

Bientôt la plaie s'élargit encore. Le parti de la paix fit un effort désespéré ; après avoir demandé secours à Florus, qui demeura dans son inaction calculée, il demanda secours à Agrippa, qui lui envoya trois mille hommes (7 loos, 16 juillet). Ces trois mille hommes, la cohorte romaine qui était demeurée à Jérusalem, les Juifs amis des Romains, soutinrent la lutte pendant sept jours. Il fallut que le parti révolutionnaire réunit toutes ses forces et que de Massada les sicaires vinsent à l'aide (14 loos, 23 juillet). La révolution triompha par ce secours. Le palais d'Agrippa et celui de Bérénice furent brûlés. On eut soin surtout de brûler les archives où étaient contenus les actes de créance et les registres des hypothèques ; on rangeait ainsi tous les débiteurs dans le parti de l'insurrection ², et l'on faisait, comme nous dirions aujourd'hui, une révolution, non pas seulement démocratique, mais sociale.

La tour Antonia ne tint que deux jours (du 15 au 17), et cette citadelle, gardienne romaine du temple, fut en partie livrée aux flammes ³. Le palais d'en haut

1. Jos., de Bel., II, 28-30 (17).

2. Τὸ πῦρ ἐπὶ τὰ ἀρχεῖα ἔφερεν, ἀφανίσαι σπεύδοντες τὰ συμβόλαια τῶν δέδαινηκῶν καὶ τὰς εἰσπραξεῖς ἀποκόψαι τῶν χρεῶν. Jos., de B., II, 31 (17, 6). Voir aussi de Vita sua, 5

3. Josèphe, II, 31 (17, 7).

Cette destruction ne fut que partielle, car nous voyons la tour Antonia figurer plus d'une fois encore dans le récit de Josèphe.

(τῆν ἀνωτέρω ἀλλήν), c'est-à-dire le palais de David sur la montagne de Sion, résista plus longtemps; les soldats d'Agrippa s'y défendirent jusqu'au 6 gorphiéos (13 août). C'est alors que l'ancien grand prêtre Ananias, celui qui avait fait frapper saint Paul et à qui saint Paul avait prédit que Dieu le frapperait¹, poursuivi comme partisan de la paix, se cacha dans un égout et y fut tué (7 gorphiéos, 14 août).

Les soldats romains, cependant, s'étaient retirés dans les trois invincibles tours de la montagne de Sion, Mariamme, Phasaël et Hippicos. Leur résistance était favorisée par les divisions de leurs vainqueurs. Cette Jérusalem militante, révoltée, assiégée ou assiégeante, victorieuse des soldats d'Agrippa et des soldats

Dans le passage même que nous citons, il parle seulement du poste (τὸ προύριον) occupé par les Romains. Ailleurs, il fait remarquer que par cette destruction les Juifs rendirent le temple carré (il faudrait plutôt dire, rectangulaire), négligeant une prophétie qui disait que la ville et le temple seraient pris à l'époque où l'on aurait donné au temple une forme carrée (VI, 31 (5, 4)). J'ignore à quelle prophétie Josèphe peut faire allusion; c'est bien probablement une simple tradition rabbinique, à moins qu'on ne veuille voir quelque rapport entre ce carré du temple et les quatre bêtes de la vision de Daniel (VII) ou le char à quatre roues d'Ézéchiel. Mais, quoi qu'il en soit, le fait topographique s'explique facilement. La tour Antonia était une citadelle entourée d'une enceinte carrée et le tout, placé à l'angle nord-ouest du temple, faisait saillie et à l'extérieur du temple et au dedans sur la cour des Gentils. Ce προύριον qui fut le dernier refuge des Romains était le sommet de l'angle saillant sur la cour des Gentils. En détruisant ce προύριον et en détruisant les deux murs qui le rattachaient à l'enceinte du temple quoiqu'on laissât subsister le corps de la citadelle et son enceinte à l'extérieur du temple, on rendait au temple ce que la tour Antonia lui avait pris et on lui restituait à l'intérieur sa forme carrée.

1. Act. apost., XXIII, 2, 3.

de Rome, était divisée cependant en trois partis ennemis et meurtriers les uns des autres: Manahem venu de Massada à la tête de ses sicaires; Éléazar maître du temple avec ses partisans; et, entre deux, le pauvre parti de la paix, le peuple, comme dit Josèphe¹ (on peut bien croire la majorité puisqu'en révolution la majorité a toujours le dessous); la majorité qui, tout en détestant Éléazar, lui venait en aide, un peu contre les Romains, beaucoup contre Manahem parce qu'on estimait Manahem un pire tyran qu'Éléazar. C'est ici la perpétuelle histoire des honnêtes gens qui soutiennent les girondins contre les montagnards et les thermidoriens contre les jacobins, parce qu'ils ne peuvent faire mieux ni avoir mieux.

Manahem, d'ailleurs, cet ennemi des rois, avait toute l'arrogance de la royauté. Il marchait en habit royal, suivi d'un cortège armé. Cet orgueil révoltait les zélateurs: « Ils n'avaient pas revendiqué leur liberté contre les Romains pour se donner un roi juif! Ils ne voulaient pas d'un despote même démocrate! » Et autres paroles qu'on croirait extraites d'un discours de Tallien contre Robespierre. Un jour donc que Manahem entra au temple avec cet appareil, les partisans d'Éléazar l'assillèrent; le peuple, le parti pacifique, croyant tuer la sédition en tuant Manahem, lui jetait des pierres de loin. En face de cette double attaque,

1. Jos., II, 32 (17, 9).

Manahem résista peu, il alla se cacher et périt misérablement. Son parti se dispersa ¹.

Le peuple alors crut un instant au retour de l'ordre, à la paix, presque à une réconciliation avec Rome. Il supplia Éléazar de laisser libres les restes de la cohorte romaine enfermés dans les trois tours de Sion. Mais quoi donc ! Éléazar n'a pas vaincu et tué Manahem pour n'être point roi ou quasi-roi à sa place. On continue donc à presser le siège, et bientôt le préfet romain Métilius offre de se rendre. On lui promet la vie sauve. Mais, à peine désarmés, les soldats sont égorgés sans provocation, sans prétexte, et, ce qui aggravait le crime aux yeux de la loi juive, un jour de sabbat ². Ni pour Rome, ni pour Jérusalem, ni pour le Temple, Éléazar ne valait mieux que Manahem.

C'est par cette puissance du crime que les partis révolutionnaires font des nations leurs complices et leurs esclaves. Abusant de son légitime courroux contre Florus, les partisans de la révolte avaient bien vite mené Jérusalem au delà de sa colère. Ils l'avaient fait rompre par l'émeute avec Florus, par leurs insultes avec Agrippa, seul médiateur possible entre elle et Rome, par le sang d'un grand prêtre avec le sacerdoce et la religion de Moïse, par le sang d'une cohorte romaine avec Rome et César. Comme il arrive toujours en pareilles luttes, la majorité, faible de cœur, n'ayant

1. Jos., II, 32 (17, 9).

2. Jos., de B., II, 32 (17, 8, 9).

pas le courage de sa prudence, ne sachant pas se révolter contre la révolte, se trouvait avoir déclaré une guerre qu'elle n'avait jamais voulue.

Qu'était-ce cependant que cette faction, que Jérusalem, que le peuple juif de la Palestine ! Israël, quoique implanté depuis quinze siècles dans la Palestine, y était encore à certains égards comme un étranger et avait toujours eu à s'y défendre ; le flot des peuples idolâtres, repoussés ou envahissants, avait toujours grondé contre lui. Depuis la captivité de Babylone surtout, la tribu de Juda, seule revenue et revenue en petit nombre, s'était trouvée, au milieu des races hostiles qui peuplaient la Syrie, isolée et dans un perpétuel état de siège. Les Machabées, en soumettant la Galilée et l'Idumée, l'avaient mise un peu plus à l'aise. Mais cependant les étrangers la pressaient encore de toutes parts. Vers la mer, Sidon, Tyr, Ptolémaïs s'étaient agrandies aux dépens de la tribu captive d'Asser ; au Carmel, un dieu des Gentils avait son autel et son prêtre ; Dora, Césarée, Antipatris, Gaza, ces noms romains, grecs ou philistins, attestaient la prépondérance des races païennes ; et le littoral, à peine distant de Jérusalem, appartenait à peu près en entier aux idolâtres. A neuf lieues au nord de Jérusalem, la séparant de la Galilée, commençait le territoire de sa sœur infidèle, Samarie, qui protestait éternellement contre son pouvoir, contre son temple, contre son sacerdoce, contre ses mœurs. Ainsi les races hostiles serraient de

toutes parts la race juive et se mêlaient à elle sans se confondre avec elle. Sur cette terre de Syrie, destinée jusqu'à nos jours à héberger les nations les plus diverses, les Syriens habitaient les villes judaïques ; les Juifs habitaient les villes syriennes ; les deux races, les deux religions, la synagogue et le temple des idoles, la communauté israélite et la cité païenne, étaient partout l'une auprès de l'autre et se disputaient partout. Jusque dans l'intérieur de la Galilée, la ville judaïque de Bethsan était devenue, sous le nom de Scythopolis, une cité mixte, mais dans laquelle dominaient les Gentils.

Et encore, si tout ce qui était Juif eût pu au moins se réunir ! Si, du haut des portiques sacrés, le grand prêtre eût pu appeler ces trois millions de Juifs qui, six mois auparavant, étaient venus des extrémités du monde célébrer la Pâque dans le sanctuaire de Salomon ! Mais ils étaient maintenant retournés dans leurs demeures, en Asie, en Grèce, en Italie, dans la Médie, dans la Perse. Dispersés au milieu des infidèles, faiblement sympathiques aux Juifs de la Palestine, dont ils ne parlaient plus la langue et qui les traitaient volontiers d'hétérodoxes, n'ayant pour sauvegarde que le sceptre romain et se souciant peu de le voir se briser sur leurs têtes, les Juifs de l'empire ne devaient pas venir en aide à la révolte de Jérusalem. Au delà de l'Euphrate, l'Adiabène, où le judaïsme avait été prêché récemment, envoya quelques-uns de ses princes au se-

cours de la ville sainte ; mais pour la plupart, les Juifs transeuphratiques restèrent paisibles. Ils étaient sujets du roi des Parthes, et ce prince, récemment vaincu par les Romains, ne se fût pas soucié de donner à Rome un nouveau sujet de guerre. Ils étaient entourés de populations idolâtres et persécutrices, et la moindre agitation de la part des Israélites pouvait provoquer un renouvellement des massacres qui dataient de trente ans à peine. L'insurrection en était donc réduite à la Judée et la Galilée, c'est-à-dire à un pays d'environ deux cents lieues carrées et à une population d'environ trois millions d'hommes.

Et si encore dans la Judée et la Galilée, où la race de Jacob étouffait serrée entre les infidèles, tous les cœurs eussent été d'accord ! Mais Sepphoris, capitale romaine de la Galilée ; mais Tibériade, ville bâtie par les Hérodes, penchèrent toujours l'une vers Rome, l'autre vers Agrippa. La Galilée en général se montra froide pour la cause de la révolte. Les Juifs de Scythopolis prirent même les armes contre leurs frères.

Si seulement enfin Jérusalem eût marché de cœur et tout entière dans cette lutte ! Mais dans Jérusalem, comme il arrive toujours en pareil cas, la majorité était contrainte plus que persuadée ; les riches subissaient le joug de la populace ; le haut sacerdoce, celui du sacerdoce inférieur ; les hommes mûrs, celui de la jeunesse ; le peuple de la ville, celui des brigands de la campagne.